

2

Fröde, mis de fort méchante humeur en raison des nouvelles apprises lors du Conseil, eut la non moins désagréable surprise de trouver Frileï installé dans son salon lorsqu'il retourna dans sa maison de Shâman. L'époux de Karynn, la sœur du roi, était bien la dernière personne qu'il souhaitait voir ce jour-là.

— Fröde, mon ami ! Quel plaisir que celui de te revoir !

Frileï, assis dans un fauteuil, les jambes confortablement étendues devant lui, buvait un verre de vin lorsque le Sartoneï entra.

— Frileï ! Mais que fais-tu ici ? Quelqu'un t'a vu entrer chez moi ?

Frileï jeta un regard méprisant à Fröde.

— Non, ne t'inquiète pas. Tu noteras que j'ai pris soin de ne pas me rendre dans tes appartements du Palais.

Comme tous les Sartoneï, Fröde disposait d'une antichambre, d'un bureau et d'un salon dans le Palais, afin de pouvoir y travailler et y recevoir solliciteurs et autres quémandeurs. Il utilisait rarement ces appartements officiels, préférant l'intimité de sa demeure de Shâman.

Ignorant ce que l'attitude de Frileï pouvait avoir de méprisant, il haussa les épaules.

— De toute façon, tu n'aurais pu y entrer. Le Palais est surveillé, tu le sais très bien, et l'ordre d'exil vous frappant, Feu Ardent et toi, n'a toujours pas été levé.

Frileï fronça les sourcils.

— Depuis tout ce temps, Laeï aurait pu commencer à relâcher sa surveillance.

— Il n'en est rien. Et la vigilance exercée par les gardes va probablement être renforcée dans les jours à venir...

Il laissa sa phrase en suspens et soupira, découragé. Frileï, les sourcils toujours froncés, but une gorgée de vin avant de reprendre le fil de la conversation.

— Les rumeurs sont-elles vraies ? La reine serait-elle grosse ?

Fröde s'assit dans un fauteuil faisant face à celui de Frileï et se servit à son tour un verre de vin.

— Je vois que tu es bien renseigné... Les rumeurs qui agitent la capitale ne mettent guère de temps à vous parvenir...

— Je compte encore à la Cour quelques amis fidèles qui ne manquent pas de mettre à notre disposition leur réseau d'informateurs. C'est en apprenant que des sages-femmes avaient rendu visite à Malaï il y a quelques jours de cela que je me suis décidé à venir ici afin de prendre l'air du temps...

— L'air du temps ne nous est guère favorable, mon ami. Je sors du Conseil et Laeï nous y a annoncé que la reine est enceinte...

Frileï pâlit, comme d'une colère mal contenue.

— La chose est étrange ! Voilà plus de quinze ans que Laeï a épousé Malaï et, jusqu'à présent, rien n'avait laissé penser que l'un comme l'autre puissent être en mesure de procréer ! Rien, pas même un espoir de grossesse, pas même une fausse couche ! Et voilà qu'au bout de quinze ans d'union, la reine conçoit ! Est-on même certain...

— Certain, rétorqua Fröde, devançant la question de Frileï. La fidélité de Malaï au roi n'a jamais été remise en question et personne ne peut imaginer qu'elle soit allée chercher ailleurs ce qu'il ne pouvait lui donner. Il faut donc que l'enfant soit de lui.

— Sais-tu depuis combien de temps elle est grosse ? Dans les premiers jours, il n'est pas rare que la femme perde l'enfant à naître.

— Je ne pense pas que Laeï aurait pris le risque de nous annoncer la grossesse de la reine avant d'être certain qu'elle puisse la mener à son terme. S'il a pris l'initiative de nous parler, c'est que les sages-femmes ont dû le rassurer.

— Eh bien, voilà de sombres nouvelles.

Disant cela, Frileï s'enfonça profondément dans son fauteuil et ferma les yeux. Ne pouvant réfréner sa curiosité, Fröde lui demanda :

— Qu'en est-il de votre côté ? N'y a-t-il pas d'espoir pour vous ? Feu Ardent est jeune, bien plus que Laeï, et la naissance d'un enfant pourrait signifier le renouveau de nos espoirs.

Frileï eut un geste impatient de la main.

— Non, rien de ce côté ! Du moins, pas pour l'instant, bien que nous ne désespérions pas...

Quelque chose dans l'inflexion de la voix de Frileï intrigua Fröde. Le Yoneï venait de parler avec une dureté plus marquée qu'à l'accoutumée.

« Ce n'est guère étonnant, songea le Sartoneï. Frileï et Feu Ardent ne forment pas le couple le plus assorti que l'on puisse imaginer. Elle était si jeune lorsqu'envers et contre tous elle prit la décision de l'épouser et lui, déjà tellement plus âgé qu'elle ! Alors, les dissensions, les désaccords... Et pourtant, elle lui a tant sacrifié ! »

Karynn n'était encore qu'une jeune fille lorsque, six ans auparavant, elle s'était éprise de Frileï, l'un des Yoneï qui vivaient à la Cour. Pour la jeune sœur du roi, cela ne pouvait tomber à un plus mauvais moment. Laeï régnait sur Abra depuis un peu plus d'une dizaine d'années, cherchant à mettre en œuvre un certain nombre de réformes qui lui paraissaient à même d'améliorer la vie de tous, et tout d'abord celle des Nérië, du peuple. Sa mère, la reine Alaeï la Grande, dont le règne avait surpassé en gloire et en éclat bien des règnes précédents, avait commencé à la fin de sa vie à s'atteler à cette tâche qu'elle jugeait nécessaire. En devenant roi à la mort de sa mère, Laeï n'avait eu de cesse de poursuivre son œuvre. L'un de ses chevaux de bataille était la question de la représentation des Nérië au sein du Conseil des Sartoneï. Par tradition, seuls les Yoneï ou Grands Seigneurs, les Lueï ou Purs, et les inévitables représentants des prêtres étaient appelés à y siéger. L'histoire avait gardé la trace de quelques Risanké ou chevaliers qui avaient pris place parmi les Sartoneï, mais jamais un roi n'y avait nommé un Nérië. Lorsque Laeï annonça sa décision d'appeler à siéger l'un des marchands de Shâman, l'affaire fit scandale à la Cour et cristallisa toutes les oppositions à la politique du roi. Il faut dire que, par ailleurs, Laeï cherchait à limiter l'influence des Hauts Nobles, et avait déjà tenté, à

plusieurs reprises, de promulguer des décrets leur interdisant de battre leur propre monnaie ou de lever une armée sous leur bannière sans l'autorisation du roi.

« Abra est une et indivisible, disait-il souvent. Il n'y a qu'un roi, qu'une armée, qu'une monnaie. »

Mais les Yoneï l'entendaient d'une autre oreille. À l'époque, ceux qui combattaient la politique du roi étaient majoritaires au Conseil et refusaient de voter les décrets que Laeï soumettait à leur approbation. Cette obstruction n'avait véritablement d'importance que pour la question de l'impôt : le décret fixant annuellement son taux et son assiette devait obligatoirement être voté par la majorité du Conseil. Néanmoins, la situation était grave puisque, sans ressources financières, l'administration du royaume pouvait se retrouver paralysée. Quelques Grands Seigneurs étaient bien en faveur du roi, mais à des degrés divers, et de toute façon, leurs voix n'étaient pas suffisantes pour permettre un changement radical de politique. Quant aux Lueï, il y avait belle lurette qu'ils ne siégeaient plus parmi les Sartoneï – ils se consacraient à d'autres œuvres, poursuivant un rêve de Dieu sur les routes d'Abra, perdus dans leurs songes, renonçant bien souvent à leurs terres pour devenir des Dunrey.

Excédé par ces blocages incessants, par l'impossibilité d'un compromis ou d'une discussion avec les Sartoneï, Laeï avait fini par prendre une décision radicale : il fallait un coup de force. Il sentait, non sans raison, que le moment était venu et lui était particulièrement favorable. Le peuple, en effet, s'était mis à gronder contre les Yoneï. Écrasés par le poids des impôts de la Couronne et de leurs seigneurs, les paysans des terres d'Abra commençaient à se dire qu'ils auraient bien préféré avoir un seul maître au lieu de deux et qu'à tout prendre, il fallait mieux que ce maître résidât dans une capitale éloignée plutôt que dans un château situé à quelques lieues de leurs terres. Quant aux Nérië de Shâman et des autres grandes villes libres du royaume, ils avaient pris parti pour le roi contre les Yoneï. Ils n'étaient pas assujettis à l'impôt seigneurial mais ils en avaient fait une question de principe : eux aussi avaient le droit d'avoir des représentants au sein du Conseil.

Un Sartoneï ne pouvant être révoqué, ou alors uniquement pour

des raisons bien précises, telles que la sénilité ou la félonie, il n'y avait plus qu'une seule solution qui s'offrait au jeune roi : le meurtre. Il s'y résolut, mais de mauvais cœur, car il n'avait guère de goût pour la violence et avait en horreur le sang versé en son nom. Ce qui le décida fut la certitude qu'un petit groupe de Yoneï complotait dans le plus grand secret pour le faire assassiner et placer sur le trône sa toute jeune sœur Karynn, qui semblait partager nombre de leurs idées. Or, comme tout complot, celui-ci avait son traître, en l'occurrence Amalia, que l'on avait imprudemment mise dans la confiance et qui n'avait pu se résoudre à laisser assassiner le fils de celle qui avait été sa grande amie. Il n'en fallut pas plus à Laeï pour revêtir les meurtres qui s'ensuivirent de l'apparence de la plus stricte légalité : il fit arrêter les Yoneï concernés, les fit juger pour tentative d'assassinat sur la personne du roi et les envoya à l'échafaud, la mort dans l'âme.

Karynn, qui était très jeune et, de par son caractère passionné et entier, facilement impressionnable, assista en compagnie de son frère aux exécutions qui eurent lieu en place publique, à Shâman. Elle devait garder de ces événements une image durable et horrifiée. Quelques-uns des condamnés étaient jeunes, avaient une belle figure, et firent soupirer plus d'une femme lorsqu'ils passèrent en charrette, les mains liées derrière le dos, pour aller à la mort. Aucun d'entre eux ne cilla lorsque l'épée du bourreau s'abattit sur leur cou, aucun d'entre eux ne demanda grâce. Mus tout entiers par la conviction que leur cause était juste, ils firent preuve jusqu'au bout d'un fanatisme qui anima leur courage d'une flamme inflexible. Karynn y fut extrêmement sensible. Le soir même, en rentrant au Palais, elle pleura longuement sur le sort des jeunes Yoneï envoyés à la mort par son frère et depuis, considéra leur cause comme juste.

Après l'exécution des têtes du complot, Laeï put nommer de nouveaux Sartoneï dont certains furent choisis parmi les Nérië. Il leur fit alors entériner un certain nombre de décrets limitant considérablement les pouvoirs des Hauts Nobles, mais ne les annulant pas tous, car Laeï estimait qu'il fallait, en toute chose, garder un juste équilibre. Ainsi, il préféra interdire la plupart des impôts et taxes précédemment levés par les Hauts Nobles sur les

Nérië plutôt que de leur interdire formellement de lever leurs propres armées sans son autorisation. L'attaque était moins frontale mais, privant les seigneurs de précieuses sources de revenus, elle assurait aussi à Laeï qu'aucun Yoneï, si puissant fût-il, n'aurait jamais les moyens suffisants pour former une armée qui pût s'opposer à celle du roi.

Le roi pensait avoir assuré la paix dans son royaume de manière durable, mais les choses ne rentrèrent dans l'ordre que pour quelques années. Peu avant la mort de sa mère, Laeï avait épousé Malaï la Douce. Chose rare, Malaï, qui était à la fois d'une grande beauté et d'une grande bonté, était la fille d'un Lueï et d'une Yoneï. Le choix de celui qui n'était alors que l'héritier du trône avait soulevé l'enthousiasme du peuple, qui avait célébré longuement les fiançailles puis les noces du couple royal et avait ensuite espéré la naissance de leur premier enfant. Mais les années passèrent et la reine n'enfantait toujours pas. Pourtant, on disait le roi très amoureux et assidu auprès de son épouse. Il fallait donc qu'il y eût autre chose, que l'un ou l'autre fût stérile. Cela finit par devenir un véritable problème politique et, quelque temps après le coup de force de Laeï contre les Yoneï, tous les regards commencèrent à se tourner vers Karynn, sa jeune sœur.

Considérablement moins âgée que le roi, elle était d'une nature impétueuse, d'un caractère entier qui lui avait valu le surnom, chez ses partisans, de Feu Ardent. Et, en l'absence d'enfant né du couple royal, elle était l'héritière du trône. Contrairement à son frère, ses sympathies allaient à la cause des Yoneï les plus radicaux, et sa personne devint le centre d'une agitation constante, mêlant dans son sillage comploteurs en tout genre et quémandeurs de tout poil. Sa main fut l'enjeu de convoitises considérables car celui qui allait l'épouser avait de bonnes chances de monter un jour sur le trône d'Abra en qualité de roi consort et d'influencer ainsi, d'une manière ou d'une autre, la politique du royaume.

Ce fut Frileï qui l'emporta sur tous les autres, et ce fut Karynn qui le choisit, envers et contre tous. Même parmi les Yoneï, ce choix surprit, tant en raison de leur différence d'âge qu'en raison des rumeurs qui courraient sur les mœurs de l'époux. À tort ou à raison,

on avait souvent supposé que son inclination naturelle ne le portait pas vers les femmes. Toujours est-il qu'ils se marièrent en cachette de Laeï et consommèrent rapidement leur union, de sorte que, lorsque la chose fut connue, le roi ne put plus s'y opposer. Il entra néanmoins dans une grande colère, désapprouvant totalement le choix de sa sœur et refusant pendant plusieurs jours de lui parler. Malaï tenta de le raisonner et lui enjoignit de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Laeï s'y contraignit pendant quelque temps.

Cependant, la grogne ne cessait de monter parmi les Yoneï, qui se sentaient encouragés dans leurs menées par la position de la sœur du roi et par son mariage avec l'un des leurs. La stérilité supposée du couple royal venait renforcer, pensaient-ils, la légitimité de leurs revendications. Ils finirent par demander ouvertement qu'une majorité de Yoneï siégeât à nouveau au Conseil, ce que Laeï refusa avec hauteur. Pris de colère, ils fomentèrent alors une rébellion contre l'autorité royale et tentèrent de s'emparer du pouvoir par les armes, s'introduisant de nuit dans le Palais pour y égorger le roi et sa femme. Mais là encore, le complot échoua. Plus grave, Laeï sut que sa sœur y avait été impliquée – après tout, on avait projeté de la faire monter sur le trône, elle ne pouvait donc ignorer ce qui se tramait. Interrogée par son frère alors qu'ils se trouvaient seuls dans les appartements où elle était recluse, elle avait tout d'abord refusé de répondre à ses questions, gardant obstinément le silence, droite, blême de colère et d'humiliation.

— Pourquoi refuses-tu de parler ? Pourquoi m'en veux-tu à ce point, à moi qui suis de ton sang ? Crois-tu que notre mère serait fière de te voir ici, en cet instant, sachant ce que tu as fait et ne voulant pas te repentir ?

— C'est toi qui devrais te repentir, Laeï, car tu as versé en quantité le sang de nos frères de race, les Yoneï. Tu veux savoir pourquoi j'ai fait cela ? Parce que tu oppresses ceux qui n'aspirent qu'à nous servir, les grandes âmes et les grands esprits de ce royaume... Je n'ai pas oublié ce jour, il y a six ans, où tu fis périr sur l'échafaud tant de jeunes Yoneï, si nobles et si courageux ! Pas l'un d'entre eux ne cilla face à la mort, pas l'un d'entre eux ne se renia...

Horrifié, Laeï avait compris que sa sœur était perdue pour lui.

— Mais il s’agissait de fanatiques, Karynn !

— Ils ne faisaient que répondre à l’oppression que tu faisais peser sur eux !

— Malheureuse, comment peux-tu parler d’oppression lorsqu’il s’agit d’une minorité de personnes extrêmement privilégiées ? Que sais-tu de l’oppression et de la misère, toi qui as toujours vécu dans ce Palais, toi qui ne connais qu’une vie confortable, qui ignore tout de la nécessité ? Et que crois-tu que les Yoneï en connaissent ?

Il n’avait pas attendu sa réponse, était parti retrouver la reine, malheureux, l’esprit troublé.

— Karynn est devenue folle, je crois. Elle pense que je suis l’oppresseur, elle ne démordra pas de cela. Elle est dangereuse, pour elle-même comme pour les autres, et je ne peux la laisser demeurer à Shâman, où elle ne cessera de fomenter des complots contre nous.

C’est la mort dans l’âme mais mû par une volonté implacable que Laeï avait rédigé de sa main le décret exilant sa sœur et Frileï dans l’Est d’Abra. Les Sartoneï, impressionnés par la colère froide et le chagrin du roi, avaient compris qu’il ne reculerait pas et avaient eux aussi signé le texte. Karynn était partie le lendemain matin en compagnie de son époux, sans même dire au revoir à son frère. Cela faisait plus de cinq ans maintenant. Bien entendu, les partisans de Karynn n’avaient toujours pas abandonné leurs espoirs de renverser un jour Laeï et de placer Feu Ardent sur le trône et, jusqu’à présent, la stérilité du couple royal avait plutôt servi leurs desseins. Des échanges réguliers d’information entre Shâman et les terres de l’Est avaient lieu sans discontinuer : Karynn et Frileï entretenaient en effet dans leurs terres une petite cour d’esprits rebelles qui leur étaient demeurés fidèles jusque dans l’exil, et ces derniers leur servaient volontiers de messagers. Parfois, quelques Yoneï de haut rang se risquaient aussi à leur rendre visite, certains ouvertement, se moquant bien du qu’en-dira-t-on, d’autres se dissimulant, par crainte de la colère royale si la chose venait à se savoir. Deux à trois fois, Frileï s’était rendu en ville pour rencontrer ses partisans. Karynn, elle, n’avait pas quitté les terres de son époux depuis le début de son exil. Elle était assez surveillée par les espions du roi, et il se disait aussi qu’elle appréciait beaucoup le domaine entourant la demeure de

Frileï et y vivait finalement assez heureuse, compte tenu des circonstances.

Un an auparavant, Fröde s'était rendu là-bas dans le plus grand secret, eu égard à sa condition de Sartoneï, et y était resté quelques jours. Il avait trouvé Karynn grandie, embellie. C'était une jeune fille rebelle qui avait quitté le Palais et il retrouvait, quatre ans plus tard, une femme sûre d'elle et résolue. Elle avait conservé son caractère impétueux mais il s'était nuancé de gravité et de la conscience acquise qu'elle était devenue, aux yeux de ses partisans, une figure quasi mystique, la Dame des Terres de l'Est, qu'ils révéraient avec ferveur. Désormais, il y avait du tragique en elle, quelque chose qui bouleversait au-delà de l'inflexibilité de ses convictions et de sa soif de grandeur et de pouvoir.

Une fois épuisées les conversations diurnes consacrées aux différents complots en cours et à la situation politique à Shâman, il avait passé de longues soirées paisibles en sa compagnie. Un soir, alors que Frileï était occupé à rédiger quelque lettre urgente, il lui avait demandé si la Cour ne lui manquait pas, car il trouvait qu'elle avait l'air non pas heureuse, mais point trop malheureuse de son existence retirée du monde. Elle avait souri.

— Je ne peux nier que certains aspects de mon exil, dont le poids m'est par ailleurs intolérable, me sont plutôt faciles à supporter. Je n'avais jamais vécu ainsi, comme n'importe quelle Yoneï vit dans ses terres, mais toujours à Shâman, enfermée dans le Palais. Ici, paradoxalement, je suis plus libre que là-bas, et je suis la maîtresse de ma demeure. Je décide de paraître ou non aux repas, je décide de l'organisation de mon temps, je décide d'aller me promener, seule, dans les bois qui entourent le domaine. Les as-tu déjà visités, Fröde ? Ils sont si beaux, si vastes, et l'air qu'on y respire est si pur...

Une flamme brûlait dans ses yeux et sa beauté était alors sans commune mesure : étrange et différente, car elle avait quelque chose de résolument masculin en elle, et sauvage aussi.

Repoussant ces souvenirs d'un geste furtif de la main, Fröde se pencha vers Frileï.

— Comment se porte Feu Ardent ? Ne se languit-elle pas trop de Shâman ? Comment va-t-elle recevoir la nouvelle ?

Le visage de Frileï s'assombrit et il fronça les sourcils.

— Mal, je le crains. Comme je te l'ai dit, elle ne désespère pas de concevoir, mais la stérilité de Malaï ou celle de Laeï étaient son meilleur espoir.

— Qu'allons-nous faire ? Si l'enfant naît à terme et viable, la popularité de Laeï sera à son faite, et il sera extrêmement difficile de monter le peuple contre lui.

— Tu as raison – ces prochains mois, il sera intouchable. Il ne sert à rien d'échafauder quelque plan pour le moment. Il va nous falloir être patients, mais cela, nous en avons l'habitude.

— Et si nous faisons jouer la force ? Le peuple aura beau ne pas être entièrement avec nous, il ne pourra résister si nous usons de quelques menaces bien senties.

Frileï secoua la tête en signe de dénégation.

— Nous nous battons avec flamme pour cette cause que nous estimons juste, mais je ne suis pas aveuglé par mes convictions au point de ne pas réaliser le déséquilibre des forces en présence. Les armées des Yoneï ont été dissoutes il y a quelques années maintenant, et la plupart de nos amis n'entretiennent plus qu'une garde privée ou quelques mercenaires. De l'autre côté, Laeï a considérablement renforcé les rangs de l'armée royale, qu'il paye bien et qui lui est fidèle. La situation n'était pas la même lors de notre dernier coup d'éclat, les forces semblaient plus équilibrées et pourtant, rappelle-toi ce qui s'est passé ! Non, nous ne pouvons miser sur la force, alors il nous faut le soutien du peuple, il nous faut le retourner contre la politique du roi, et ce sera peut-être plus long et plus difficile que prévu.

— Le moment semble en effet mal choisi. Shâman bruisse de rumeurs sur la grossesse de la reine. Bien que la nouvelle ne soit pas officielle, elle s'est répandue très rapidement dans les rues de la ville.

— Qu'en est-il de cette nouvelle taxe sur les filles de joie dont on a tant entendu parler ces derniers temps ?

— Nous avons signé le décret sur l'impôt ce matin, et il prévoit qu'elles seront taxées comme tous les autres Nérië.

— Voilà bien une nouvelle qui sera peu populaire.

— Je doute fort qu'il y ait beaucoup de réactions... D'abord, elle sera noyée dans le déluge d'informations qui va accompagner l'annonce de la grossesse de la reine. Ensuite, il me semble que peu d'hommes mariés vont aller ouvertement se plaindre de l'instauration de cette taxe. Même des hommes non mariés... Il y a certes plus de tolérance à Shâman que dans certaines des villes pieuses de l'Est ou quasi païennes du Nord, mais personne ne clame encore comme un titre de gloire le fait d'aller fréquemment au bordel.

— Ces dames ont bien eu des défenseurs au Conseil...

— Parce que jamais dans l'histoire d'Abra ces filles n'avaient été taxées... Alors il fallait défendre la coutume, notre vieille coutume, qui veut que les filles de joie n'aient pas à payer d'impôt en raison de la dureté de la vie qu'elles mènent et du fait que, dans la plupart des cas, c'est la nécessité et non le choix qui les a installées dans ce métier. Même Martyn soutenait cela, en raison de la charité qui doit être exercée par tous au nom de Dieu. Mais cela n'a pas suffi à faire fléchir ton beau-frère...

Frileï soupira.

— Nos coutumes ancestrales bafouées... La reine enceinte... Ce sont là de tristes nouvelles que je vais emmener avec moi à l'Est !

D'un trait, il finit son verre de vin et prit congé après avoir remis à Fröde un paquet de lettres à distribuer à leurs amis demeurant à Shâman.